

La Basse-Auvergne, ouverte à la pénétration par la Limagne et la fréquentation des sources thermales fut connue dès l'antiquité. Elle subit l'invasion des danses voisines ; elle reçut, ainsi, les bourrées bourbonnaise et berrichonne (bourrées à deux temps) et en accueillit le nom même répandu d'ailleurs en beaucoup de provinces françaises.

Mais la vraie danse d'Auvergne est celle à trois temps. En effet son centre peut se situer dans le Cantal et les régions avoisinantes telles que le Rouergue (Aveyron). Cette danse se répand autour de ce centre jusqu'en Puy-de-Dôme, en Velay (Haute-Loire), en Gévaudan (Lozère), en Quercy (Lot) et en Limousin (Corrèze). On la danse aussi dans des provinces éloignées mais sous le nom de l'Auvergnate, l'auvergnasse, bourrée d'Auvergne.

Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre indiqué cette danse se féminise, s'ennoblit, perd de son caractère alors qu'elle le garde viril et pur dans les régions que je viens de citer et qui sont les plus montagnardes et les plus rebelles à la pénétration.

Cette danse est connue dans ces régions depuis des siècles et des siècles. Giraudet, dans son célèbre traité de la danse, affirme qu'elle y était dansée déjà sous Louis III, en 879.

On l'y appelle bourréio (bourrée), ce qui indique bien un mot importé. L'Auvergne (le Cantal surtout) est un pays de langue d'oc ; à une manifestation aussi marquée de son caractère que cette danse immémoriale devrait correspondre un mot dans la langue même du pays. S'est-il perdu ? En tous cas bourréio est un mot traduit, un mot français patoisé, comme idée devenu idéio. Ce n'est pas de la langue d'oc.

Constatation musicale : le rythme ternaire est autoch-

tone en Haute-Auvergne ; dans le Cantal, bien des bourrées répandues sont textuellement des bourrées à deux temps du Puy-de-Dôme transformées en rythme ternaire ! (Comparez la bourrée du Mont-Dore et la bourrée du Cantal : lo glando.)

J'ai retrouvé aussi dans le Cantal, transformées en bourrées d'Auvergne à trois temps, des rondes de Bourgogne à deux temps ! Les paroles étaient les mêmes, mais en langue d'oc.

Cette danse à trois temps est la seule danse qu'on puisse vraiment appeler la danse d'Auvergne.

Sur son origine on ne peut avancer que des hypothèses. On a parlé de tradition celtique, mais les danses des pays les plus purement celtiques sont la gigue en Irlande et le reel en Ecosse. Or, ces danses sont à 6/8 et 2/4, c'est-à-dire en rythme binaire, comme la bourrée française à deux temps !

On a parlé aussi de vestiges de danses grecques, notamment de la pyrrhique, à cause de certaines analogies rythmiques, mais tout ce qu'on pourrait dire ne constituerait jamais qu'une hypothèse plus ou moins séduisante.

Il n'est possible de conclure avec certitude qu'en affirmant ce qui suit : la vraie danse d'Auvergne est la danse à trois temps que l'on continue à désigner d'un nom qui n'est pas le sien : bourrée (bourréio), faute d'un autre mot, peut-être perdu ! Cette bourrée est vraiment la danse Arverne.

* *

La conférence du maître compositeur Canteloube fut illustrée par les danses de la Société « la Bourrée » accompagnée du joueur de cabrette Cayla.

LE CHEVAL FOU

PAR GUY LE FLOCH

Le conférencier commence par définir le « Cheval fou ». « Vous avez certainement tous vu, au cours de réjouissances populaires, des chevaux-jupons, c'est-à-dire des chevaux de bois ou de carton, manœuvrés par quelque gars joyeux dont on voyait passer les jambes sous le caparaçon qui recouvrait cette fantaisiste monture.

« J'avoue que ce jeu n'avait pas particulièrement attiré mon attention jusqu'au jour où un basque de mes amis me fit le récit de ce qui se passait dans son pays.

« L'homme-cheval y jouait un rôle extraordinaire qu'il prenait tellement à cœur qu'on le vit certaine fois mourir à la tâche.

« Un rapprochement se fit dans notre esprit entre ce cheval et le cheval-frux de Provence auquel le bon roi René n'a pas dédaigné d'assigner une place dans le cortège de la fête-dieu de sa capitale d'Aix.

« C'est alors qu'en vue de l'Exposition des Vieilles Danses de France, nous commençâmes une enquête à travers toute la France. »

M. Guy Le Floch passe ensuite en revue les chevaux-jupons de France. Il insiste particulièrement sur le cheval de Sainte-Lumine-de-Coutais, près de Nantes, qui embrasse un arbre de mai, caracole à travers la ville, à sa place dans l'église et est suivi par tout un cortège, en tête duquel, vient un homme tenant un bâton ferré. A Montluçon, un autre cheval a joué un grand rôle jusqu'au XVIII^e siècle ; mais le Zamalzaïen basque, encore vivant, est le cheval-fou le plus célèbre de France.

« Le Zamalzaïen est à la tête d'un groupe d'hommes habillés de rouge. Il a comme adversaires un groupe

d'hommes habillés de noir ou du moins, dont le visage est couvert de suie.

« Les noirs barrent le passage, dressent une barricade ; mais le Zamalzaïen, toujours vainqueur, franchit les obstacles. Il doit passer partout dans le village et accomplit son rôle en conscience. Par moment, il fait des bonds prodigieux. On le voit poursuivre les femmes, puis il s'arrête et on danse. La fête se termine par une ronde au mouvement alterné. »

Autres chevaux : celui de Montpellier, ceux de Provence, celui de Lyon, qui parcourait la ville suivi de toute la compagnie du Saint-Esprit, ceux de Caen, fringante cavalerie, ceux d'Alençon, associés aux mariages. Celui de Sougé-le-Ganelon, qui retient un moment l'attention du conférencier :

« A Sougé, dans la Sarthe, on l'appelait Bidoche, qui est un nom assez disgracieux. Ce centaure, d'après M. Moulard, auteur tout à fait local, « avait pour tâche de se mouvoir gracieusement. Autour de lui, ce n'était que danseurs. L'un d'eux lui présentait de l'avoine dans une vanette enjolivée. Un autre claquait du fouet d'une manière très prosaïque. Le cheval ruait, alors gare à ses pétarades. Un jeune homme, qui savait se distinguer dans ce rôle, en était récompensé par les compliments du beau sexe. »

Le conférencier se livre ensuite à quelques rapprochements : « Comment ne pas être frappé par le fait de retrouver dans la Sarthe cette présentation au cheval du van rempli d'avoine, qui faisait aussi partie de la fête du chevalet à Montpellier, que nous pouvons rapprocher aussi

de l'offrande de l'avoine à Montluçon. Enfin à Sougé-le-Ganelon, l'homme-cheval s'adresse surtout aux femmes, comme au pays basque, comme à Sainte-Lumine-de-Coutais, comme ailleurs sans doute.

Suit une première conclusion :

« Les précisions deviennent assez nombreuses pour que nous essayions de définir le rôle du cheval-jupon.

« Il se manifeste donc en général à la Pentecôte, au printemps. Il est associé au renouvellement de la nature. A Sainte-Lumine, il ouvre et il termine le cycle annuel. Tout ce qui s'est passé dans l'année est rappelé par une des personnes principales de la fête du cheval. En l'honneur de ce dernier on plante un chêne; cette plantation a été pratiquée ailleurs annuellement en dehors de la fête du cheval. Elle a toujours un sens rituel. Elle est faite par des hommes qui, à l'origine, pensaient contribuer par cet acte à la renaissance de la végétation. Nous avons dans une salle du haut une étude fort bien faite de la danse du Trimazo, par le docteur de Wesphalen qui établit très nettement le sens de la plantation du chêne.

« Le cheval fou provoque non seulement la renaissance de la nature, mais encore la naissance des êtres vivants. Nous comprenons maintenant pourquoi il est associé au mariage, pourquoi il poursuit les femmes.

« Partout, nous lui avons vu des ennemis, des ennemis couverts de suie, des ennemis noirs, alors que lui, le fécondateur, est rouge comme le sang.

« Les noirs représentent sans doute la vieille saison, l'année mourante, l'hiver expirant mais qui se défend encore. Presque tous les peuples ont mystiquement exprimé l'alternance des saisons. »

M. Guy Le Floch, élargissant le cercle de ses investigations, rappelle la Despoïna grecque, l'Epona gauloise, le sacrifice du cheval à Rome. L'homme-cheval est sans doute une survivance néolithique.

En Bretagne, on a retrouvé disposées intentionnellement sous deux menhirs enfouis, des têtes de chevaux. En Vendée, les paysans rapprochent superstitieusement le cheval

malet et un menhir appelé vulgairement le palet de Gargantua. « Le cheval, disent-ils, vient la nuit aiguïser ses dents sur cette pierre et se restaurer avec les trèfles qu'on y dépose en offrande pour se le concilier. »

On pourrait rappeler de nombreux faits de ce genre, mais le conférencier se permet un rapprochement audacieux. Il compare la fête de l'âne du Moyen-Age à la fête du cheval : « le culte du cheval, néolithique croyons-nous, était déjà ancien. L'âne, introduit tardivement en Gaule, fut considéré comme un cheval d'Orient puisque l'Orient était sa patrie. Dans certaines contrées, il se multiplia, il devint aussi important que le cheval pour les paysans de Gaule. Par ailleurs, l'Eglise, plus tard, préféra substituer l'âne, plus grotesque, d'allure, avouons-le, très peu rituelle, au cheval qui avait toujours le prestige de la plus noble conquête de l'homme. A Draguignan, nous trouvons dans les cortèges carnavalesques, indifféremment, les chevaux-frux et les « vi d'ânes » : les têtes d'ânes. Enfin, du Cange nous dit qu'au Moyen Age, si dans beaucoup d'églises on introduisait un âne vivant, dans d'autres on plaçait l'effigie d'un âne derrière l'autel. Cette coutume ressemble plus à celle du cheval jupon, du cheval rituel que l'âne vivant qui semble être un dérivé, une fantaisie gothique. »

M. Guy Le Floch s'efforce ensuite de découvrir la race qui importa le culte du cheval. Enfin, il s'excuse d'avoir retenu si longtemps l'attention de ses auditeurs. Ils lui pardonneront peut-être pour avoir essayé « de les emmener très loin, au delà de notre monde moderne glacé par l'acier des machines, au sein de la forêt primitive, au milieu d'hommes intacts que la Nature bouleversait d'admiration et de terreur ».

*
*

Cette conférence fut suivie de la danse du Zamalzaïen ou cheval basque, accompagné de la « Cantinière » et de la flûte basque. Spectacle d'autant plus apprécié qu'il est extrêmement rare à Paris.

LE BAKUBER

PAR LACROIX-NOVARO

Nous donnons ici quelques extraits d'un article du regretté Lacroix-Novaro, paru dans le Guide musical et qui résumait une conférence donnée aux Archives de la Danse sur le Bakuber ou danse des épées de Pont-de-Cervièrès, dans le Dauphiné.

Notre stupeur et nos regrets furent grands lorsque nous apprîmes la disparition de cet excellent ami des Archives de la Danse, de l'érudite à qui nous devons tant de belles études musicales et chorégraphiques. Rappelons particulièrement ses recherches sur la Carole, le Bakuber, la Sarabande.

« La France possède dans le *Bacchu-Ber* une danse des épées d'une richesse incomparable. On l'exécute au village de Pont-de-Cervièrès, près de Briançon, devant l'église locale ou sur le pont, le 16 août à la Saint-Roch, dans un cadre grandiose de montagnes couvertes de mélèzes ou de neige. Neuf célibataires vêtus de blanc et la taille roulée dans une ceinture rouge composent en un quart d'heure quarante-six figures de cercles, de carrés, d'étoiles, de triangles, au triste chant choral de quatre vieilles sur les syllabes : *laderatanla*, etc... Le cercle tourne de droite à gauche, et par un passage sous les pointes des glaives, se

détruit pour renaître en un nouveau cercle. Les danseurs forment ainsi la figure de la rose; surtout, au moment dit *la lève*, ils encerclent étroitement de leurs épées le cou d'un danseur comme pour le sacrifier en une génuflexion saisissante. »

On s'est perdu en conjectures sur l'origine et la destination du Bakuber :

« La géographie celtico-ligure des lieux où il se danse et qui implique le culte des *Mères*, atteste une existence très reculée. Il n'est pas jusqu'au nom même, évoquant Bacchus, peut-être substitué du Sylvanus celtique, en tous cas, dieu de la montagne, dieu thrace de l'omophagie, du sacrifice humain et d'une pyrrhique spéciale, qui ne soit suggestif. Par une coïncidence étrange, l'air même, du plus pur mode dorien (doristi II) recouvre le tétramètre anapestique le plus usuel. Tout donne donc à penser que le *Bacchu-Ber* est une danse dionysiaque funèbre empruntée tout au moins partiellement aux Grecs soit par la voie de la Provence, soit par la voie de l'Europe Centrale et du contact dorien. Pauvre danse mystérieuse, qu'on néglige et qu'on oublie, alors qu'elle constitue le plus inestimable des trésors. »